

XII

L'HOMME NOUVEAU ET L'ÈVE FUTURE

Dépouillez-vous du vieil homme pour vous
revêtir de l'homme nouveau qui est Jésus-Christ
Paul, *Coloss.*, I: 9

«À temps nouveaux, il faut des hommes nouveaux».¹ L'utopie des Grands récits révèle son ultime projet: changer les hommes. Les romantiques les premiers ont rêvé une humanité future régénérée au physique et au moral. L'imagination de Fourier a été jusqu'à prédire des mutations génétiques au stade harmonien. Il suffisait de puiser dans ses écrits pour y trouver l'*archibras*, l'*homme actif en amour à 120 ans*, la *taille moyenne à 7 pieds, 2 mètres 27*.² L'*archibras* a surtout fait rire les petites gazettes et les caricaturistes du temps de Louis-Philippe, «il finira par nous pousser au bas de l'échine une queue avec un œil au bout. Si tout cela n'était pas imprimé et dans de gros volumes...», s'esclaffent les esprits rassis.³

La mystique joachimite perce chez d'autres sous l'annonce de «la venue de l'Esprit d'intelligence qui (...) fera de l'humanité une famille de prophètes», sous la vision de «l'humanité ressuscitée [qui] aura la grâce de l'enfance, la vigueur de la jeunesse et la sagesse de l'âge mûr».⁴ L'abbé Constant représente le pôle mystique du socialisme romantique; le pôle rationaliste démocrate, non moins spéculatif mais plus terre-à-terre, envisage pour l'avenir l'apparition d'«êtres rationnels, égaux en éducation et condition suivant l'âge, et gouvernés par les seules lois de la science et de la charité.»⁵ Tous rêvent un homme nouveau sur une terre transformée et dans une société délivrée du mal. Tous, finalement, ne réforment la société que pour faire disparaître du cœur humain tous les vices. «Plus d'ivrognes, plus de paresseux, plus de débauchés, plus de voleurs!» s'exalte Cabet.⁶ Mais cet homme vertueux sera aussi plus beau grâce aux progrès de l'hygiène, à l'éducation; en Icarie, «ce qu'il faut admirer le plus, c'est l'amélioration dans la pureté du sang, dans l'éclat du teint, dans la beauté des formes».⁷

Une Révolution morale

Un demi-siècle plus tard, le socialisme a refoulé les poétiques visions fouriéristes et l'eschatologie de premiers temps, mais cependant, l'homme mutant est toujours à l'ordre du

jour. Le socialisme scientifique se contente de rationaliser les rêves de régénération physique et morale. Il ne s'agit plus de prédire une révolution morale et une régénération physiologique de l'humanité émancipée, mais de montrer comme probable cette mutation anthropologique, étant donnée la transformation du milieu social, des conditions de travail et des rapports économiques. Une fois encore, c'est le raisonnement qui conduit à une vision: des hommes délivrés de l'ignorance comme préservés de la misère, garantis contre le malheur seront différents des hommes actuels. Ceci n'est pas une prophétie mais une *déduction*. Des conditions meilleures et des lois justes engendreront forcément une amélioration morale de l'humanité. La disparition de la propriété privée anéantit la cupidité, l'envie comme la suppression des taudis élimine les scrofules et la tuberculose. Ajoutez les progrès immenses de l'éducation publique, la diffusion des sciences et des lettres, la multiplication des loisirs instructifs. Que des mentalités nouvelles et des mœurs épurées doivent sortir de tels bouleversements ne fait de doute pour personne. Changement à vue: c'est aussitôt après la révolution que les esprits changeront. Le «dédain de l'esprit de lucre se manifest[era] dès les premiers instants».⁸

La conjecture laisse toujours place, par un ultime effort de réalisme, pour quelques insensés et quelques scélérats à rééduquer, mais on se convainc que l'homme futur, mis dans l'impossibilité d'être méchant et vicieux, cessera de l'être. Une humanité supérieure apparaîtra. On doit «attendre du socialisme, expose Kautsky, la création d'un type humain plus élevé que ne l'est l'homme moderne».⁹ La société future sera «faite d'hommes plus justes, plus tempérants, plus fraternels, meilleurs en un mot que ceux d'auparavant».¹⁰ Les instincts «altruistes» s'épanouiront. Un homme fraternel sommeille en nous, il suffira de l'éveiller. «Ce serait calomnier la nature humaine» que de méconnaître l'influence de changements aussi profonds dans les rapports sociaux que ceux qu'apporte le collectivisme.¹¹ Une heureuse amnésie effacera le souvenir du mal. Non seulement l'humanité n'aura plus à redouter le chômage, la misère, «mais elle en perdra jusqu'à la conception».¹² Renan lui-même, peu porté aux grands enthousiasmes, avait spéculé sur une humanité future qui ne *comprendra plus* et il avait accepté de devenir incompréhensible, emporté avec un monde disparu, «notre politique machinale, nos partis aveugles et égoïstes sembleront des monstres d'un autre âge».¹³ Au reste, l'espoir dans une humanité future améliorée au moral et au physique est indivise chez tous les penseurs du «siècle du progrès», même les plus éloignés du mouvement révolutionnaire. Tous ne supportent leurs contemporains qu'en rêvant aux générations futures qui «uniront la perfection des formes au développement complet de l'intelligence et de la morale».¹⁴

L'homme nouveau sera l'homme authentique, l'homme complet; c'est l'homme moderne qui est «un être atrophié»,¹⁵ un produit de la corruption des mœurs capitalistes. Ce retournement de perspective permet d'écarter l'accusation d'être chimérique. Il ne s'agit pas de refaire l'homme, il s'agit de le rendre à sa nature véritable. Le socialisme attend de la Révolution la libération d'un potentiel éthique ou mieux le retour à un état normal des mentalités humaines contre la psychologie mutilée par la société de classes, l'égoïsme et l'exploitation. De ce point de vue, le socialisme nie qu'il se montre utopique, c'est plutôt le capitalisme qu'il voit comme un dispositif social anormal, pervers. C'est l'homme moderne qui est éduqué pour le mal, pour la guerre, disent les pacifistes: «le bambin sait à peine marcher qu'on lui donne pour ses étrennes des soldats de plomb, des canons, des forts en carton, un tambour, un clairon, un fusil...»¹⁶ C'est l'homme d'aujourd'hui, disent les anarchistes, qui est déformé par la société autoritaire; il suffira de «former un milieu favorable à l'affirmation intégrale de la personnalité humaine» pour le rendre à sa nature.¹⁷

L'idéologue est pris entre la crainte d'aller trop loin dans la spéculation, de se faire accuser d'être chimérique et le désir (à l'encontre de l'accusation de matérialisme étroit) de sortir enfin des rapports de production et d'échange, de l'organisation de l'État, du «socialisme du ventre», pour «élargir» sa réflexion vers un socialisme de l'Idéal. Les rédacteurs de programmes veulent montrer que l'espérance socialiste n'est pas dans l'organisation future d'un État producteur et administrateur égalitaire et rationnel seule; que ces moyens se résorbent dans un but qui est vraiment ultime, engendrer une «humanité nouvelle».

Les spéculations éthiques, fréquentes chez un Bebel, un Jaurès, un Vandervelde, peuvent aussi être perçues comme un positionnement stratégique à l'intérieur de l'idéologie socialiste, contre tous ceux qui pensaient que «le mouvement social» est tout et les spéculations sur l'«humanité nouvelle» peu de choses (pour intégrer dans ma phrase les titres de deux revues du début du XX^{ème} siècle). D'ailleurs, les spéculations sur une humanité épanouie dans une société sans conflits ni antagonismes avaient de quoi exalter les foules dans un meeting, elles donnaient à rêver. Le tableau de la psychologie de «l'homme nouveau» ne forme ainsi qu'une strate de plus dans un étagement de conjectures, toutes déduites du premier principe: la nécessité de socialiser les moyens de production et d'échange. Ce tableau est aussi, dans sa «vraisemblance» un argument rétroactif qui montre utilement que, les mentalités ayant changé, tout baignera dans l'huile: il faut un homme altruiste et solidaire pour que la société collectiviste puisse se passer de règlements et de contrainte. Les pamphlétaires antisocialistes opposaient aux visions d'humanité régénérée

des visions d'un pessimisme tout contraire : en prétendant supprimer l'intérêt personnel et l'émulation, le collectivisme n'apportera que la paresse, la prévarication, la gabegie et le caporalisme. Les objections d'Herbert Spencer et des sociologues darwinistes-sociaux portent sur ce point: l'«égoïsme» mène les individus et les nations, le collectivisme suppose donc chez l'homme «une constitution mentale impossible» – outre que les sociétés industrielles ne peuvent, par nécessité de structure, fonctionner sur l'esprit de coopération et le désintéressement. Dans les tableaux du collectivisme, tout se tient et son anthropologie morale est fonctionnelle: il faut que les humains aient aspiré de toute éternité à la paix, à la justice et au bonheur et que – en dépit de la perversion capitaliste qui a pu les marquer – ils aient dans leur psychologie, *in posse*, le besoin d'être solidaires, fraternels et dévoués, il le faut pour que tout ce qui a été dit sur l'organisation économique future puisse marcher.

Le tableau de l'homme futur fait paraître un conflit entre deux lignes de conjectures : une vision austère, disciplinée et même puritaine de l'humanité et, dominée par la première, une autre vision libertaire, hédoniste de l'homme collectiviste. L'extérieur même de l'homme collectiviste respirera la confiance dans l'organisation sociale (on trouve dans le passage qui suit le thème et la manière fondamentaux de la statuaire et de la peinture des socialismes d'État) :

Chacun marche avec un air de simple assurance, le corps droit, respirant la santé, sans agitation et sans fièvre, comme allant à un but qu'on est sûr d'atteindre.¹⁸

Une première transformation psychologique découle directement de la transformation des rapports de production et de la démocratie du travail. L'«ardeur au travail», la joie, l'entrain, l'«amour du travail» s'épanouiront. L'oisiveté, la paresse disparaîtront. Même si on nous expose par ailleurs que la durée du travail sera réduite à presque rien, que l'homme n'aura que des loisirs, comme je le rappelle plus loin, une forme de puritanisme ouvrier fait représenter la société future comme pleine de travailleurs inlassables et joyeux. Kautsky, peut-être un peu prussien en ceci, comptait sur «la grande force de l'habitude» et «l'esprit de discipline du prolétariat» pour maintenir les travailleurs à l'ouvrage sans émulation matérielle ni contrainte. L'hypothèse si souvent évoquée dans la propagande d'un «besoin inné de travailler», inné chez l'homme, permet de s'en tirer plus aisément.

Ce ne seront plus l'argent ni l'intérêt matériel qui mèneront le monde, mais d'autres intérêts

moins vils, la saine «ambition» d'œuvrer au bien collectif, la volonté de conquérir «l'estime de ses concitoyens.» Les relations sociales ne comporteront plus ni dédain, ni ressentiment, ni mépris, ni conflit.

Il n'y aura plus de classes, écrit Jaurès, mais des hommes vraiment égaux, co-propriétaires du capital national, vraiment frères aussi, puisque le développement individuel de chacun, absolument libre, sera harmonisé au développement de tous. Dans cette vie commune et heureuse de l'industrie transformée, il y aura division du travail, ceux-ci dirigeant, ceux-là exécutant; il n'y aura pas hiérarchie brutale des fonctions, sourde domestication de l'homme par l'homme ; ceux qu'on appelle aujourd'hui des bourgeois, capitalistes affranchis enfin de leur oisiveté, exploités, savants, mathématiciens, ingénieurs, chimistes, employés, ouvriers, tous ne seront qu'un groupe où chacun aura son rôle, sans que personne ait une maîtrise ; la discipline, instituée pour tous, sera l'œuvre de tous et les chefs élus empruntant leur autorité de leurs camarades, accablés seulement d'une responsabilité plus lourde que compenseront à peine des avantages mesurés et une fraternelle estime, ne sauront être un objet d'animosité ou d'envie.¹⁹

L'humain de l'avenir aura le tempérament serein. Il ne connaîtra plus les soucis matériels de l'existence, ni la crainte du lendemain, ni la lutte à outrance. Rien ne pourra l'agiter, l'enfiévrer. Il ne verra autour de lui ni misère ni richesses excessives et ne pourra ambitionner que d'être un bon citoyen et, privément, un être heureux. La collectivisation des mœurs transformera progressivement sa mentalité. Pas de domestiques à régenter, pas de contremaître à redouter. Usager constant de services publics – conciergeries, cantines, garderies, transports en commun, – il s'accoutumera à vivre en collectivité. Il en éprouvera tous les avantages. Les vices capitalistes, cupidité, esprit de lucre, avarice, égoïsme généralement parlant, n'auront plus d'aliment, plus d'occasion de s'exercer.

Cependant le socialisme se disait confiant de pouvoir réduire drastiquement la journée de travail, à quatre ou même deux heures par jour; offrir un mois ou deux de vacances par an; réduire à peu de choses le travail ménager et permettre à tous de prendre leur retraite dans

la force de l'âge. Quand les socialistes pensent à la liberté future, ils rendent celle-ci inséparable du temps libre conquis sur la production. Marx avait spéculé sur le «temps libre» qui ferait de l'homme «un autre sujet» et Paul Lafargue avait réclamé «le droit à la paresse». Le collectivisme donnera à tous, écrit Vandervelde, «le droit de consacrer de suffisants loisirs à de libres travaux et de goûter [les] joies de la famille ou de la vie sociale.» Les anarchistes démontraient que «dans une société communiste, l'homme pourrait disposer de dix heures au moins de loisir» par jour. Le collectivisme sera donc une civilisation non du travail mais des loisirs. Il ne faut pas s'étonner pourtant que les idéologues aient totalement manqué d'imagination pour concevoir la vie qui en résulterait et pour remplir ce temps de loisir. Ils ne voient bien qu'une société "travailliste" et ont grand peine à imaginer des citoyens futurs occupés à ne rien faire. Nul ne doute que de vastes loisirs soient la précondition d'une «vie vraiment humaine», mais l'imagination du début de ce siècle a beaucoup de peine à les occuper! Je ne vois guère que Tarbouriech qui y mette des plaisirs «vacanciers» et de la détente oisive et qui multiplie dès lors les stations balnéaires sportives et thermales, les immenses hôtels. Pour les autres, les loisirs futurs seront sérieux, studieux et culturels. Dans une société communiste, l'homme n'étant plus isolément aux prises avec les nécessités de l'existence pourra, après avoir fourni ses deux ou trois heures de travail social par jour, s'adonner aux sciences, aux arts, ainsi qu'aux multiples aspirations qui se trouvent innées chez lui. Le travailleur collectiviste se reposera dans des «distractions et jouissances instructives.» Aux bistrots et estaminets se seront substitués «des centres de causerie, de lecture, de réunion plutôt que de beuverie». Selon le topos «avant/après», on contraste «le temps perdu dans des lieux infects, cafés, estaminets, brasseries, cabarets où les pauvres humains surmenés de corps et de cerveau (...) ne trouvent qu'un nouvel abrutissement» avec, dans l'avenir, «les réunions, les fêtes auxquelles la musique, la gymnastique, la danse, l'art théâtral viendront apporter tous leurs charmes ; les joyeuses excursions, les délicieuses promenades...»²⁰

Le «gaspillage» capitaliste est, avant tout, un gaspillage des facultés humaines, des talents et des intelligences natives. Dans le collectivisme, «des milliers de facultés brillantes qui seront jusque là restées cachées feront connaître leur vitalité et leur valeur...» Tous alors deviendront «plus ou moins» artistes, savants, créateurs. Le travailleur futur, après ses quelques heures de travail, fait des vers, de la peinture. Il a acquis «toutes les qualités», savoir, urbanité, goût. Ses talents «innés» trouvent à se développer. La «soif de s'instruire» que les socialistes trouvaient chez les militants prolétaires augurait bien de la façon dont leurs descendants consacraient leurs loisirs à des «jouissances purement intellectuelles.»

Car tous seront également à même d'y goûter.

En somme, le socialisme «créera la vraie civilisation.» Son avènement «sera le signal d'une renaissance inimaginable dans toutes les branches de l'activité et du savoir humain.» Ces propositions sont également, dans la Deuxième Internationale, démontrées par la logique du socialisme scientifique: l'infrastructure modifie la superstructure. Le socialisme «change le milieu pour changer l'homme.» Ce qui veut dire que l'homme n'est ni meilleur ni pire ; il devient ce que le milieu lui permet d'être. Il importe de persuader que cette civilisation nouvelle s'épanouira facilement, sans moyens coercitifs ni tyranniques. *Quid leges sine moribus?* disait Horace. Les changements de mœurs seuls donneront au collectivisme la durée et l'harmonie qui ne sont pas dans les lois et les décrets. En rêvant à une race plus belle et plus vigoureuse, les socialistes ne croient pas reprendre les rêveries mutationnelles d'un Charles Fourier. Ils pensent mesures concrètes: loisirs, logement sain, règlements d'hygiène...

Rien à reprocher dans toutes ces conjectures et pourtant... Si le lecteur se demande ce qui formait, plus ou moins inconsciemment, dans le tissu des grands projets humanitaires, une sorte d'adhésion anticipée, portée par la *logique* du progressisme, aux perversions totalitaires des «socialismes réels», c'est du côté de *l'homme nouveau*, que les conjectures socialistes d'avant 1917– fort officielles, nullement cherchées dans des textes obscurs – font souvent frémir. Un des axiomes de l'idée de progrès, c'est que, pour que tout marche bien dans l'avenir, il faudra *changer les hommes* et les adapter au bonheur qu'on leur procurera. Une fois conçu le remède définitif, il faut qu'il passe et qu'il s'impose. Comme il est conçu pour le bien de l'humanité, il ferait beau voir que l'humanité n'en veuille pas – dans ce cas, ce serait l'humanité qui aurait tort et le communiste Pillot vers 1840, lui fait comprendre qu'elle aura, bon gré, mal gré, à s'adapter:

Mais nous dira-t-on, si l'humanité n'en veut pas [du communisme]? – Mais répondrai-je, si les pensionnaires de Bicêtre ne voulaient pas de douches?²¹

Changer les hommes, c'est aussi améliorer la «race» et éliminer les tarés, produits des anciennes mœurs. Des projets eugénistes se rencontrent avant 1914 dans le socialisme européen. L'État futur, guide et comptable du progrès accéléré, se donne aussitôt des droits effrayants au nom du progrès lui-même, au nom de l'humanité, et devant ces droits, ce que

nous appelons aujourd'hui les «droits de l'homme» ne pèse pas un fétu:

Toute femme enceinte d'une union permanente ou passagère devra, sous les peines disciplinaires, déclarer sa grossesse au service médical.

La justice médicale (...) jugera le nouveau-né et le replongera dans le néant si elle estime qu'il est voué par sa condition à la misère physiologique ou psychologique.²²

Il va de soi que cet eugénisme socialiste ne se reconnaissait pas frère de l'eugénisme encore plus brutal des progressistes *de droite*, celui des darwiniens sociaux. Toute assistance aux pauvres est anti-sélectionniste, donc anti-scientifique, démontrait Vacher de Lapouges (personnellement convaincu d'être un homme de gauche et proche du P.O.F. marxiste): «Les assistés sont, en règle, des héréditaires de la paresse et de la débauche, parfois du crime (...), des primitifs soustraits par le parasitisme à la sélection naturelle».²³ Il sera politiquement rationnel pour un État scientifique qu'il appelait de ses vœux d'éliminer ces groupes racialement médiocres par la castration, par la relégation et d'utiliser les «déchets humains» pour les «travaux meurtriers». Lui aussi, Vacher de Lapouges, dans le calme de son cabinet de travail de Montpellier, *préparait le XX^{ème} siècle*.

La femme émancipée

Les saint-simoniens les premiers, ont fait de l'affranchissement de la femme la condition de l'épanouissement de l'humanité. Vers 1830, le principe doit être formulé bien haut: «l'homme ne doit plus considérer la femme comme un simple instrument de plaisir: il doit la traiter et l'honorer comme son égale et sa compagne».²⁴ L'individu social futur, c'est l'homme et la femme.

Sous le collectivisme, la femme, réhabilitée par l'amour libre, deviendra l'égale de l'homme.²⁵ «Émancipée du joug marital, écrit Paul Lafargue, la femme pourra développer librement ses facultés physiques et intellectuelles».²⁶ «Son éducation sera la même», «toute fausse honte» ayant disparu dans la vie sexuelle, la femme libre de choisir son compagnon, déterminera consciemment sa maternité. En même temps qu'il marche dans la voie du socialisme, le monde marche ainsi vers une égalisation des droits de l'homme et de la femme.²⁷

La femme de l'avenir, égale devant le travail et dans la vie publique, égale dans le couple, sera une femme nouvelle elle aussi qui, sans avoir perdu son «charme», aura abandonné le goût des fanfreluches et ses coquetteries de sexe soumis. Une éducation rationnelle aura raison de ses penchants à l'irrationalité et l'égalité, de cet esprit de dépendance qui «atrophiait» son intelligence.

Les féministes avaient quelques raisons de se méfier de projets de révolutionnaires mâles qui mettaient bien souvent des bémols à leurs enthousiasme émancipateurs. Dans beaucoup de projets, on voulait *l'égalité-mais*. Jadis Cabet prônait «l'égalité entre les époux en rendant seulement la voix du mari prépondérante.»²⁸ Avec les socialistes de la “Belle époque”, les réticences sont nombreuses. La femme aura un droit civique égal et participera aux affaires publiques, mais «c'est évidemment la femme qui continuera à faire la plus grande partie du travail domestique» car «pour longtemps sinon pour toujours, cela cadrera mieux avec sa nature».²⁹ Elle aura la même éducation mais «dans des collèges spéciaux où seraient enseignés les métiers féminins».³⁰ L'enseignement public doit être réservé aux hommes, expose Georges Dazet, «plus aptes que la femme à enseigner les enfants».³¹

Encore, l'égalité civique et laborieuse avec quelques réserves est-elle la version la plus émancipatrice dans les Grands récits. Émanciper la femme, pour les positivistes, revenait, au contraire, à la rendre à ses «fonctions essentielles» dans la famille et comme mère et à l'«exempter» du travail extérieur. La direction générale [de la société] doit toujours émaner de la froide raison de l'homme». Quelques socialistes voulaient aussi rendre la femme «aux fonctions sacrées que la nature lui a imparties», lui permettre à plein temps de «soigner ses enfants, approprier son ménage»³² et lui interdire le travail pour la vouer à la maternité qui pourra peut-être être assimilée à un travail rémunéré.

Notes

1. Pioger, Dr. J. *La vie sociale, la morale et le progrès. Essai de conception expérimentale*. Paris: Alcan, 1894, 9.
2. *Le Système de Fourier étudié dans ses propres écrits*, 1842.
3. - Bonjean, *Socialisme et sens commun*, 30. Flaubert dans *L'Éducation sentimentale*, III, iv, se souvient des plaisanteries sur la queue phalanstérienne.

4. Constant, Alphonse-Louis. *La bible de la liberté*. Paris: Le Gallois, 1841, 92.
5. Owen, Robert. *Le livre du nouveau monde moral, contenant le système social rationnel basé sur les lois de la nature humaine*. Trad. & abrégé par T.W. Thornton. Paris: Paulin, 1847, 69.
6. Cabet, Etienne. *Douze lettres d'un communiste à un réformiste sur la communauté*. Paris: Prévot, 1841, 6.
7. *Voyage en Icarie*, 121.
8. Pataud, Émile et Émile Pouget. *Comment nous ferons la révolution*. Paris: Tallandier, 1909, 153.
9. *Mouvement socialiste*, 1903, 417.
10. Renard, Georges. *Paroles d'avenir*. Paris: Bellais, 1904, 99.
11. Vandervelde, Émile. *Le collectivisme*. Bruxelles: Le Peuple, 1896, 247.
12. Bonthoux, V.-Adolphe. *L'évangile socialiste. Volume I : La question économique*. Paris: Giard & Brière, 1912, 16.
13. *Questions contemporaines*, 333.
14. *L'humanité. Organe du Congrès de l'humanité*. Paris, janv.1901, 8.
15. Vandervelde, Émile. *Le collectivisme*. Bruxelles: Le Peuple, 1896, 247.
16. Hervé, Gustave. *Leur patrie*. Paris: Bibliothèque sociale, 1905, 40.
17. *Le libertaire*, 22. 11. 1895, 1.
18. Mazade, *Au pays de la liberté*, Flammarion, 1900, 9.
19. Jaurès, "L'Organisation sociale", *Revue socialiste*, 21: 1895,149.
20. Paul Robin, *Pain, loisir, amour*. Régénération, 1907, 6.
21. *Ni châteaux, ni chaumières, ou : État de la question sociale en 1840*. Paris: Aux bureaux de la «Tribune du Peuple», 1840, 60. Il ne s'agit pas d'un écart de langage isolé, car un autre doctrinaire romantique, Colins de Ham, confirme le traitement psychiatrique réservé de longue main aux dissidents: «La démonstration de la religion [scientifique logocratique] une fois socialement faite, proclamée et acceptée, *quiconque examinera ou protestera* sera réputé fou et, dans un Charenton quelconque, livré aux douches et cousu dans une camisolle [sic] de force.» Colins de Ham, cité dans : Erdan, André, *La France mystique, tableau des excentricités religieuses de ce temps*. Paris: Coulon-Pineau, 1855, II, 676.
22. Ibid., 307 et 79.
23. *Les Sélections sociales*, 1890, 317.
24. Terson, Jean. *Fin et renouvellement ou Dialogue sur la politique, la religion et la morale*. Paris: Desessart, 1836, 216.
25. Stackelberg, Frédéric. *La république sociale*. Paris: Beaudelot & Méliès, 1890, 7.
26. Lafargue, Paul. *Le communisme et l'évolution économique*. Lille: Delory, 1892, 16.
27. Thème développé par Sixte-Quenin, *Comment nous sommes socialistes*. [Encyclopédie socialiste, vol. 6]. Paris: Quillet, 1913, 217.

28. *Voyage en Icarie*, 299.

29. Sixte-Quenin. *Comment nous sommes socialistes*. [*Encyclopédie socialiste*, vol. 6]. Paris: Quillet, 1913, 219.

30. Pataud, Émile et Émile Pouget. *Comment nous ferons la révolution*. Paris: Tallandier, 1909, 230.

31. Dazet, Georges. *Lois collectivistes pour l'an 19***. Paris: Cornely, 1907, 232.

32. *L'Action sociale*, guesdiste, Lyon, 11. 8. 1889, 1.
